« Jusqu'ici,

Michel Lanson

Lorsqu'un événement culturel entre en résonance avec l'actualité et rencontre le public, cela devient un fait politique et social d'importance. L'année 1995 a été marquée par l'arrivée de la banlieue sur les écrans : *Krim* d'Ahmed Bouchala, *Raï* de Thomas Gilou, *Etat des lieux* de Jean-François Richet, *Bye Bye* de Karim Dridi, *Panne des sens* de Malik Chibanne et, bien sûr, *La Haine* de Mathieu Kassovitz. Certes, ces dernières années, plusieurs films avaient pris la banlieue pour décor. Mais elle n'était qu'un support au discours moralisateur de Tavernier dans *L'Appât* ou à la création poétique de Bertrand Blier dans *Un, Deux, Trois, Soleil*.

Dans les films récents, et dans *La Haine* en particulier, la banlieue est le sujet. Kassovitz filme à hauteur de ses personnages (un Juif, un Noir et un Arabe) un moment significatif du quotidien d'une cité : bavure, descente de police, révolte… et un affrontement. Par le choix délibéré de ce point de vue, le parcours des trois jeunes gens peut devenir une métaphore de l'état de notre société : « Jusqu'ici tout va bien… »

Avant d'aller plus avant dans l'analyse, sans doute convient-il de répondre à une critique apparue au moment de la sortie du film dans certains milieux politiques et chez les « éducateurs de terrain » : « Certes, ce film est esthétiquement réussi - c'est déjà bien d'en convenir - mais il n'apporte pas de solution. » Depuis quand le politique ou le professionnel du social se déchargent-ils de leur travail sur l'artiste ? Sans doute, ils n'ont pas eux-mêmes de solutions à proposer.

D'autres se sont étonnés qu'une fiction tournée d'un point de vue radical et sans concession ait pu rester acceptable pour le monde du cinéma et ait été accueillie par un si large public. Il s'agit là d'une conjonction intéressante et qui vient contredire les défenseurs poujadistes du film français, pour qui seuls les comédiens, les films « traditionnels » de « l'esprit français » répondent aux choix du public.

La radicalité, symbolisée par l'affrontement final entre Vinz et le policier, est comprise consciemment ou non par le public comme l'alternative unique, l'aboutissement d'une situation dont personne ne peut connaître le résultat final. D'ailleurs, Kassovitz coupe délibérément et intelligemment le dernier plan.

Cependant, ne nous y trompons pas, *La Haine* n'est pas un film qui délivre un message politique. Le discours en est exclu, n'en déplaise à tous ceux qui cherchent désespérément l'avant-garde en banlieue après avoir fait le tour du monde. Mais c'est un film politique car, grâce à son intransigeance en matière de cinéma (fiction construite, esthétique recherchée, montage rythmé), Kassovitz réussit à faire appréhender le réel dans sa complexité.

Pour rendre crédibles ses personnages, Kassovitz s'est particulièrement penché sur leur langage. En effet, ces jeunes gens, fils et petit fils de l'armée de réserve du capital, dont les grandes industries automobiles ou sidérurgiques avaient besoin dans les années 60 ou 70, se retrouvent rejetés dans des réserves dont

progressivement ils ne peuvent plus sortir. Le réalisateur ne parle pas du chômage, de l'illusion de la promotion sociale par l'école ; il montre trois jeunes gens dans leurs déambulations, dans leurs relations, et cela suffit pour comprendre qu'ils appartiennent à un monde différent. Leur langage est d'abord gestuel (bourrades, courses, voltes, etc.), c'est-à-dire sensoriel, et il n'a d'autre fonction que de permettre aux personnages de se sentir vivre et d'être reconnus. Le langage parlé, quant à lui, ne sert qu'à établir le contact avec l'autre. On s'appelle de la cour à la fenêtre, de la fenêtre à la cour. On parle à l'autre pour retenir son attention, comme dans la scène où un enfant fait le récit incohérent et donc incompréhensible d'une émission de télévision à Vinz, qui fait mine de l'écouter. Ici, le langage n'est qu'un vecteur d'affectivité. Ce phénomène court tout au long du film. On comprend mieux alors pourquoi peuvent pénétrer dans les banlieues des idéologies telles que le fondamentalisme islamique chez les jeunes arabes, ou le nationalisme frontiste chez les petits blancs. Ces idéologies sont fondées sur l'affect et fonctionnent sur la répétition ; tout est dit en quelques mots. Tandis qu'une approche réfléchie des problèmes, une réflexion révolutionnaire, a besoin d'une pensée discursive, qui ne peut se déployer que par un raisonnement articulé.

Les personnages sont enfermés dans leur langage ; ils ne peuvent donc exister qu'à l'intérieur d'un territoire délimité. La sortie à Paris en est l'illustration : impossibilité d'utiliser l'interphone : comment se faire comprendre ? Impossibilité d'établir une relation autre que violente avec le jeune parisien. Cette tentative d'exploration est un échec, réprimé par des vigiles particuliers : les skin heads.

La banlieue devient une prison et la violence est la seule possibilité de se faire reconnaître et de repousser ceux qui viennent de l'extérieur, au nom de l'Etat, dans l'intention d'imposer leur ordre.

Cet affrontement est d'une logique implacable, et ni la démagogie de certains policiers, connus par leur parler « faux », ni le discours aliéné et aliénant des « grands frères » ne peut l'empêcher. Mais ces révoltes sont plus proches des « émotions » du Moyen âge que de véritables soulèvements conscients. De plus, à cause de leur caractère affectif, elles permettent toutes les manipulations de la part de la police, du GIA, de certains services secrets, etc.

L'écho rencontré par ce film indique une prise de conscience de la part du public, prise de conscience certes multiforme et parfois contradictoire, des tensions et de la violence contenues dans notre société. Les contradictions apparaissent noires et blanches sur l'écran. Il serait erroné de vouloir projeter sur cette réalité mise à jour une quelconque grille de lecture préétablie : elle ne résisterait pas à l'épreuve de la vie. L'artiste nous prévient par la métaphore : « Jusqu'ici, tout va bien… ». C'est au politique d'envisager l'atterrissage, sans se cacher derrière des préjugés et des lieux communs.